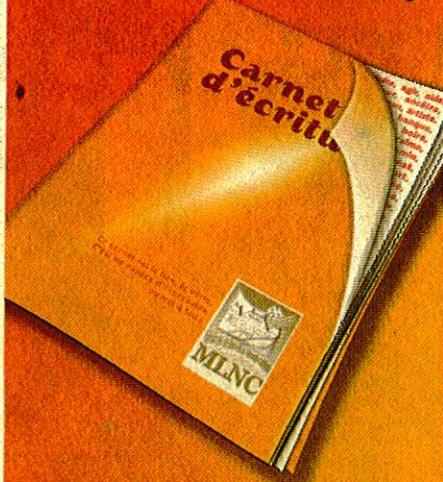


DEVENEZ ÉCRIVAINS!



PARTICIPEZ À L'AVENTURE DU CARNET D'ÉCRITURE !

Voici 5 propositions. Écrivez ou dessinez vos réponses :

- ◆ C'est ma vie...
- ◆ J'ai un rêve pour mon île...
- ◆ Je raconte l'histoire de ma famille...
- ◆ Ce qui me met en colère...
- ◆ Ce qui me rend heureux...

Vos écrits ou vos dessins seront publiés dans un livre qui fera entendre votre voix.

Envoyez vos textes ou vos carnets à :

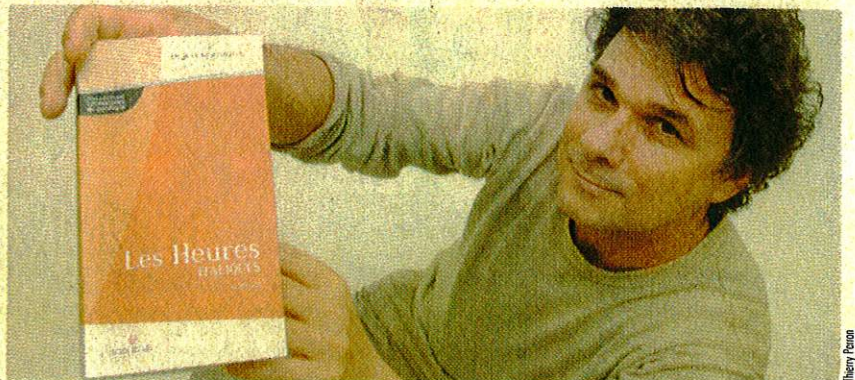
LA MAISON DU LIVRE
Maison Célières
21 bis, rue du Port-Despointes
Faubourg-Blanchot



ROMAN

ENTRETIEN : ISABELLE KICHENIN PARMENTIER

Nicolas Kurtovitch, auteur des *Heures italiques* « Je reste utopiste »



Nicolas Kurtovitch plaide, dans son dernier roman, pour l'accord entre communautés partageant la même terre. De Nouméa à Sarajevo, il emporte le lecteur dans un récit très abouti. Rencontre avec un écrivain humaniste.

Vous venez d'être décoré au rang de Chevalier des Arts et des Lettres. Que représente pour vous cette distinction ?

J'en suis très heureux. Pour moi, bien sûr, mais aussi pour ceux qui me soutiennent, ma femme et ma famille. Cela vient à la fois ponctuer de nombreuses années d'écriture, mais aussi ça marque la relation que j'entretiens avec Dewé Gorodé.

Le fait d'avoir reçu tous les deux cette distinction en même temps, vous y voyez un symbole ?

Oui, et ça n'est pas un symbole construit. Nous nous voyons régulièrement pour parler du pays, de sa littérature. Aux yeux des autres, on représente une partie de la communauté, alors le fait qu'on soit ensemble, au sein de la République, ça a du sens.

Votre dernier roman, *Les Heures italiques*, commence par le récit d'une agression pendant les Événements. Pourquoi ce choix ?

Parce que c'est un événement important dans la vie de Manuel (personnage central du roman, NDLR), qui va l'aider à s'interroger. Ça démarre par l'agression, mais aussi par le questionnement sur la façon d'être et de devenir un homme meilleur. Tout au long du récit, on sent que c'est important pour lui d'essayer d'être juste, en toutes circonstances.

Une partie de votre récit se déroule à Sarajevo, après la guerre. Vous avez puisé dans l'histoire de votre père ?

Non, car mon père a quitté la Yougoslavie en 1945. Je puisé dans ma propre expérience de la guerre de Bosnie. Mon expérience de loin, mais aussi mon expérience à Sarajevo. En 2001, je suis allé voir la famille là-

bas. Ces pages dénoncent la violence, le non-respect du corps. C'est aussi une façon de rappeler que tous les Serbes n'étaient pas fascistes. Le fascisme n'est pas l'apanage d'une seule communauté.

On sent une grande empathie avec vos personnages : Manuel, Moueou l'ouvrier, Daniel, le broussard accusé de meurtre. C'était important, de ne jamais porter de jugement ?

Oui. Je déteste le jugement. Et c'est vrai que les personnages m'habitent longtemps avant l'écriture. Ce roman, j'ai mis plusieurs années à

que d'être fatigué, épuisé. A travers lui, je veux parler de la difficulté de l'homme au travail. Cette idée-là m'est venue en voyant les gens rentrer du travail, à Nouméa, ou dans d'autres villes du monde.

Vous évoquez également le regard de l'Européen sur la colonisation. Pensez-vous vraiment qu'il n'en sait que « ce qui consolide son idéologie » ?

Oui. Il y a ce que la personne extérieure voit de la colonisation, et il y a ce que les gens vivent. Ça ne peut pas se limiter à l'interrogation politique ou idéologique. Il y a des êtres humains qui colonisent, et des êtres humains qui sont colonisés. Ces êtres humains vivent, aiment...

A la fin du roman, vous abordez l'avenir statutaire de la Calédonie.

Pourquoi estimez-vous que les lois et statuts ne suffiront pas à faire avancer le pays ?

Les lois ne sont rien s'il n'y a pas le désir de faire taire son propre désir. Sinon, les accords, les transferts, ne seront que des champs de bataille. Pour moi, la construction commune passe par l'individu... et là, on revient

à la première phrase du livre : qu'est-ce que je fais pour être meilleur ?

C'est un peu idéaliste, non ?

Oui, je reste utopiste. D'ailleurs la musique de ce livre, Van Morrison, et d'autres chansons que je cite, c'est la musique de l'utopie.

Pourquoi ce titre, *Les Heures italiques* ?

C'est une façon de compter les heures à partir du coucher du soleil. Cette notion de temps pouvait concorder, tout comme le côté décalé, différent, l'autre façon de faire, de dire, évoqués par le mot « italique ».

« La colonisation ne peut pas se limiter à l'interrogation idéologique »

l'écrire. Je l'ai écrit pendant la résidence au Randal Cottage à Wellington, mais il existait déjà depuis longtemps dans ma tête.

Vous faites très souvent appel à la mise en abyme : le lecteur lit le récit de Manuel, qui lui-même lit le récit de Moueou, qui lui-même raconte l'histoire du tailleur indien... Que souhaitiez-vous apporter, par ce procédé littéraire ?

D'abord, j'espère captiver, peut-être même emprisonner le lecteur. C'est un procédé dans lequel je me sens à l'aise. C'est aussi le cheminement de la pensée : une idée en appelle une autre, qui en appelle une autre.

Vous relatez, à travers Moueou, « la fatigue du pauvre ». Quelles ont été vos sources d'inspiration ?

Moueou a envie de dire ce que c'est

Les Heures italiques de Nicolas Kurtovitch, éditions Au vent des îles, en librairies.

5-12-09